

LE CHANT DE L'ENCRE

Tome 1

ANNA BRIAC

Copyright © 2018 Anna Briac
Dépôt légal juin 2023
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 979-10-359-8649-0
Achevé d'imprimer en France

Marque éditoriale : Anna Briac
25300 Pontarlier

Prologue

Je volais.

Des bourrasques d'air froid s'engouffraient sous mes ailes en vagues puissantes. Elles me portaient, toujours plus haut, et je cabriolais sur leur dos d'azur, laissant le vent piquer mes yeux. Je dansais dans le ciel d'été au-dessus des nuages. Un plaisir sauvage coulait dans mes veines. Un plongeon à pic m'arracha des cris de joie tandis que mon estomac remontait jusque dans ma gorge. Tout en bas, très loin en dessous, une forêt dense s'étirait à perte de vue au pied des montagnes, bordée par un large ruban d'un bleu presque noir. Aucune trace humaine, ni ville, ni route, ni construction d'aucune sorte. Le monde m'appartenait, gigantesque terrain de jeu aux couleurs vibrantes. À mes côtés, quelqu'un éclata de rire devant mon bonheur. Ses ailes frôlèrent les miennes en une caresse tendre. Mon cœur se gonfla d'amour chaud et rassurant. Je m'envolai plus haut encore.

Puis tout s'obscurcit.

Je jouais avec le soleil et un instant plus tard, la nuit m'enveloppait. Les ténèbres se déployèrent autour de moi. Grondantes, menaçantes. Elles s'assemblèrent en une brume grouillante de corps entremêlés et brusquement, d'immenses créatures aux ailes membraneuses sortirent des nuées. Elles fondirent sur moi. Leur souffle brûlant m'effleura, ma peau grésilla en se couvrant de cloques noirâtres. La souffrance me cingla, intense, insupportable. Me rendit muette. J'allais mourir ! J'étais pourtant incapable de me défendre, tétanisée par l'épouvante qui mordait mes entrailles. Les prunelles d'ambre des créatures brillaient de l'excitation du prédateur devant sa proie. Des crocs et des griffes acérés s'enfoncèrent dans ma chair. Ils déchiquetèrent mes ailes, déchirèrent mes membres tendres, fouillèrent mes entrailles. Je hurlai enfin, folle de douleur et de terreur. Puis les monstres s'écartèrent et

les nuées se dispersèrent.

Je tombai dans un unique cri glacé. Chute vertigineuse.

Ténèbres.

— Merde !

J'étais allongée par terre, à côté de mon lit. Une coulée froide glissa sur ma nuque. D'un geste paniqué je l'essuyai, croyant sentir encore sur ma peau les langues des démons. J'avais heurté la table de nuit en basculant du matelas. Mon crâne me lançait des insultes, et ma tasse de café de la veille, qui aurait dû reposer dans l'évier si j'avais eu ne serait-ce que l'ombre du début d'un soupçon de compétence ménagère, s'était renversée dans mon cou.

Encore un de ces foutus cauchemars.

Ils ne me lâchaient pas depuis mes quatre ans, l'âge auquel mes géniteurs avaient finalement décidé que je constituais un paquet trop encombrant et m'avaient déposée chez Imelda. La meilleure décision de leur vie, vu l'état dans lequel elle m'avait récupérée. À cette époque, ma mère adoptive avait toutes les peines du monde à me tirer de l'état quasi hypnotique dans lequel ces rêves me plongeaient. Je crois qu'elle s'affolait autant que moi : souvent, elle restait allongée à mes côtés jusqu'à ce que ma respiration s'apaise. Je feignais alors le sommeil, j'avais trop peur qu'elle aussi m'abandonne, sous prétexte que j'étais folle ou trop difficile à éduquer. Mais dès que le bruit de ses pas s'estompait, au bout du couloir, je me recroquevillais sous ma couverture, les joues baignées de larmes. Mon cœur battait si vite que je craignais qu'il n'explose.

Vingt-deux ans plus tard, je ne hurlais plus dans mon sommeil. Plutôt une bonne nouvelle pour mon frère Matt, dont je m'occupais seule désormais. Imelda était morte quelques années auparavant, nous abandonnant dans un minuscule appartement aux cloisons plus fines que du papier à cigarette. Je me réveillais toujours en sueur lorsque les ombres me visitaient la nuit. Ce matin ne dérogeait pas à la règle. Sauf qu'en plus, je dégoulinais de café froid. Un début de journée idéal... Sur mon épaule, mon tatouage me brûlait, comme toujours. Je passai la paume de ma main sur la tête du tigre noir enroulé autour de mon bras pour l'apaiser avant de rebaisser la manche de mon tee-shirt. Geste effectué des milliers de fois.

Le tigre et les larges ailes dans mon dos. Le croissant de lune noir d'où s'échappaient des filaments de nuit, sur ma cheville gauche. Une sorte de broderie délicate et finement ciselée autour de mon biceps, et une spirale à laquelle des symboles inconnus étaient accrochés, pareils à des pendentifs, au creux de mon poignet. Des dessins que je n'avais pas choisis recouvraient mon corps. Imelda les détestait et les craignait à la fois, comme s'ils avaient recelé quelque pouvoir secret. Pour moi, ils représentaient surtout la cruauté de mes parents, des gens si malveillants et stupides qu'ils avaient fait tatouer une toute petite fille avant de se lasser de leur jouet et de l'abandonner sur le paillason d'un appartement. Avec le temps, l'encre n'avait ni bavé, ni éclairci : les dessins étaient aussi fins et précis que s'ils venaient d'être réalisés. Presque élégants, si je voulais être honnête.

Heureusement, j'étais dotée d'une mauvaise foi à toute épreuve. Je n'aurais jamais reconnu que j'y étais bêtement attachée, car ils étaient l'unique héritage qui me restait de ma famille. Un héritage encombrant, mais le seul qui me restait.

Je ne les montrais jamais. Tous mes vêtements étaient choisis en fonction de leur capacité à les dissimuler. Seuls mes amants occasionnels, suivant du doigt les contours de l'un ou l'autre des dessins, émettaient parfois une remarque que j'éludais d'un haussement d'épaule. L'artiste que mes géniteurs avaient choisi n'avait pas de conscience, mais il était pourvu d'un talent certain.

Dans mon enfance, je parlais souvent à mon tigre avec une espèce de respect craintif, pour l'apprivoiser. Après tout, sa gueule hérissée de dents et son regard sévère n'avaient rien de rassurant et je préférerais l'avoir pour ami qu'adversaire. Je l'avais baptisé Baïko et je l'encourageais chaque soir à dévorer mes cauchemars. Sans succès, bien évidemment.

À l'adolescence, blasée de ces contes que je m'inventais et de l'indifférence persistante de l'animal, j'avais tenté de faire effacer tous mes tatouages. Je n'en avais pas parlé à Imelda : elle aurait essayé de m'en dissuader. Pour une raison inexplicable, elle paraissait convaincue qu'ils étaient importants. Mais elle m'avait aussi appris à prendre mes propres décisions, aussi ne l'avais-je pas

consultée avant de me rendre dans une clinique privée.

Arrivée devant le cabinet du chirurgien esthétique, j'avais renoncé. Ces dessins faisaient partie de moi depuis si longtemps que je n'étais pas sûre de reconnaître mon corps sans ses arabesques noires. Sans eux, j'aurais eu l'impression d'être amputée. Et pourtant, comme je les détestais !

Je soupirai et me relevai en prenant appui sur le lit. Il me sembla que les dessins me démangeaient davantage qu'à l'accoutumée. La journée commençait mal.

J'ignorais qu'elle allait sombrer dans l'horreur.

Matt m'avait prévenue. Seulement, je n'avais pas voulu l'écouter. Sans doute la pire décision de toute ma vie, et dieu sait que j'en avais un nombre incalculable à mon actif.

Je travaillais en soirée ce jour-là, aussi confiai-je Matt à Leslie, notre voisine de palier étudiante, avant de sortir. Les North Shore étendaient leurs pics jumeaux sur Vancouver, et l'odeur apaisante de l'océan se mêlait au parfum léger des cerisiers en fleurs. Au-dessus de moi, deux mouettes se battaient et piaillaient. Leurs cris stridents me cassaient les oreilles et j'espérais que l'une des deux saurait rapidement mettre un terme à la bagarre. De façon définitive, tant qu'à faire.

Je longeai la rivière d'un pas pressé, sincèrement désolée pour tous ces joggeurs qui suaient sang et eau dans le but d'entretenir leur silhouette. Ils ahañaient au rythme lourd de leurs foulées, les écouteurs d'un iPod vissés dans les oreilles. Je respectais trop mon corps pour le brutaliser de la sorte. Je ne courais que lorsque le danger était vraiment pressant, autrement dit, pas tellement souvent ces dernières années. En échange de ces bons traitements, mon métabolisme reconnaissant me garantissait une immunité totale aux graisses saturées contenues dans le chocolat ou les cheeseburgers.

Ou du moins, je préférais le croire.

Je zigzaguai entre les passants, avançant d'un bon pas. Je dépassais ma quatrième poussette lorsque mon portable vibra dans la poche de mon blouson de cuir.

— Sigrid, rentre à la maison, m'annonça Matt d'une voix inquiète. Tout de suite.

— Que se passe-t-il ? Tu t'es encore disputé avec Leslie, c'est ça ? Elle t'a interdit d'allumer l'ordinateur ? Elle a raison et ...

— Mais non, écoute-moi ! Quelque chose va arriver. Quelque

chose d'horrible.

Je soupirai. J'adorais mon frère, mais Matt avait neuf ans et ses lectures étaient peuplées de superhéros aux étranges pouvoirs, de monstres venus d'une autre planète et de sorcier à lunettes.

— Je ne peux pas rentrer, tu le sais. Je travaille toute la soirée. Arrête de paniquer comme ça. Tu as encore regardé un film de zombies en cachette ?

— Mais non ! Enfin si, j'ai regardé le début de *The Walking Dead*... mais je te jure que ça n'a rien à voir. Il faut me croire, Sigrid ! Leslie répète que je m'inquiète pour rien et elle ne m'écoute pas, mais toi, tu dois comprendre.

— Matt...

Je fermai les paupières et résistai à l'envie de le rabrouer : ça ne l'avait jamais réduit au silence, de toute façon. Mieux valait écouter jusqu'au bout et le rassurer, sinon il insisterait et me rappellerait jusqu'à ce que je cède. Il m'avait toujours à l'usure. Il faut dire que la patience était une des nombreuses qualités que je ne possédais pas.

Comme le sens de la diplomatie, la pondération, l'humour raffiné et la rigueur. Et quelques autres, aussi.

Je calai le téléphone contre mon oreille puis, d'un geste machinal, remontai mes longs cheveux noirs en une épaisse queue de cheval, les attachai avec un des élastiques qui entouraient toujours mon poignet et me préparai à encaisser le long monologue de mon petit frère.

Il continuait :

— Tu te rappelles au Zimbabwe, la fois où la tornade s'est formée, pile à l'endroit où on se tenait quelques minutes avant ? Si je n'avais pas insisté pour qu'on s'en aille, elle nous aurait déchiquetés. On n'a rien eu, alors que le groupe de campeurs a été massacré... Pareil pour l'accident du bus et le tremblement de terre. Je les avais sentis. Tu sais que je n'invente rien ! Avec Imelda, vous avez dit que je vous avais sauvées. Tu t'en souviens ? Et bien là, j'ai la même impression au creux de mon ventre. Ça fait comme une boule de neige qui ne veut pas partir et qui enfle, qui se faufile dans tout mon corps, jusqu'au bout de mes doigts de pieds pour les geler. Il va se passer quelque chose. J'ai peur Sigrid...

Et merde. Un début d'inquiétude me tordit les entrailles. À plusieurs reprises, mon frère avait anticipé le péril qui nous guettait. Mon esprit rationnel misait sur le hasard, de surprenantes coïncidences ou une espèce d'instinct animal qui survivait chez lui. Après tout, il lui arrivait aussi d'émettre une sorte de ronronnement de satisfaction.

Mais ces pressentiments dérangeants n'étaient pas survenus depuis longtemps et entre-temps son imagination s'était développée au-delà des limites du raisonnable. Et j'étais bien placée pour savoir combien certains cauchemars, parfois, paraissaient réels. Impossible de rentrer maintenant. Matt devait apprendre à différencier le réel et les craintes surgies de son esprit. Et puis... pour une fois que je parvenais à garder un travail plus de trois mois d'affilée, je comptais bien jouer les employées modèles. Je m'efforçai de le rassurer.

— Matt, sois raisonnable ! Nous ne sommes plus au bout de la planète ici. Il ne t'arrivera rien : sors jouer dans le parc. Change-toi les idées, chaton.

— Je ne suis pas un chaton ! me répondit-il, la voix déjà plus assurée. Tu es sûre que tu ne peux pas venir ?

— Si je le laisse tomber au beau milieu de la soirée, mon patron me virera.

— Encore ?

— Je te remercie pour ton soutien... Oui, *encore*. Mais ce n'est pas de ma faute si les gens ne m'apprécient pas à ma juste valeur.

— Ça n'a rien à voir avec le fait que tu as un caractère de bouledogue et que tu agis toujours à l'inverse de ce qu'on te demande ?

J'éclatai de rire. Il n'avait pas tort. Je ne possédais aucun don pour les courbettes et je peinais à accorder ma confiance. Imelda m'avait un peu trop donné le goût du changement et des relations à péremption rapide. Enfin ça, c'était une excuse bidon. En réalité, je me montrais tout simplement incapable de m'attacher de façon durable à qui que ce soit, hormis Matt. Même Alex, mon amant du moment, n'avait pas accès à ma sphère privée. Les quelques relations superficielles nouées au travail suffisaient à ma vie sociale. Pourtant, quand j'avais compris que pour payer le loyer, mieux valait conserver

son boulot, je m'étais efforcée de m'adapter à celui-ci.

— Sigrid, reprit-il, tu me jures qu'on ne risque rien ?

— C'est une vraie promesse, mon petit loup !

Il rit et raccrocha, apparemment soulagé que je lui aie donné ma parole. Après tout, j'avais toujours veillé sur lui. Pourquoi aurait-il douté de moi ? Il n'y avait aucune raison de penser que le chaos nous menaçait, caché sous la couche bien lisse du quotidien.

Matt était entré dans notre vie alors que nous étions installées dans une minuscule ville d'Uruguay depuis six mois, soit un record de stabilité absolue pour ma tornade de mère adoptive. Depuis le matin d'hiver où elle m'avait recueillie, Imelda et moi voyagions sans cesse, du Népal à la Nouvelle-Zélande, en passant par le Gabon, la Patagonie ou le Bhoutan.

À maintes reprises, nous avons traversé la planète sans aucune logique, pour nous plonger dans des pays à la beauté sauvage, couverts de forêts au cœur desquelles j'aimais me perdre. Je n'allais pas beaucoup à l'école, mais j'appris avec une facilité déconcertante la langue de chaque pays où nous séjournions. Surtout les insultes, pour être honnête. Mes tatouages et mon statut d'étrangère me rendaient trop différente.

Je ne cherchais pas vraiment les ennuis : ils me trouvaient tous seuls.

— Elle attire le mauvais œil ! marmonnaient les vieux sur mon passage.

— Sorcière ! hurlaient les gamins, qui s'embarrassaient moins de politesse. Fille du diable ! Mange-morts !

Au début, j'avais bien essayé de courber l'échine, mais je réalisai dans la douleur que cela me plaçait dans le camp de ceux qu'on écrase. Le mode de vie choisi par Imelda me forçait à affronter les mêmes hostilités tous les trois ou quatre mois... Après quelques échecs cuisants, je finis par comprendre, et m'efforçai de maîtriser les rudiments de la bagarre de rue, au grand désespoir de ma mère adoptive qui me voyait revenir les vêtements en lambeaux et le nez en sang. Les règles du jeu étaient partout les mêmes : pousse-tire-arrache-et-sois-vicieuse. Pas très respectable, mais efficace. Je passai

mon enfance à me chamailler en bichlamar, en swahili ou en khalkha, à courir pieds nus dans les forêts verdoyantes et à plonger dans les rivières depuis de gros rochers moussus.

Un jour, Imelda ramena à la maison un nouveau-né, un petit être roulé en boule tel un minuscule animal, si maigre et mal en point que nous crûmes bien qu'il ne survivrait jamais. Quelqu'un l'avait laissé près des poubelles du restaurant où elle travaillait. Personne ne réclama le nourrisson. Les services sociaux étaient inexistant dans cet endroit reculé. Imelda le ramena à la maison, enveloppé dans une fourrure puante, si bien que lorsqu'il glapit, je crus me trouver face à un ourson. Je m'approchai, emplie d'une immense curiosité. La menotte qui s'échappa de la couverture se chargea de me détromper : la bestiole était humaine. Ça m'intéressait déjà moins.

J'avais dix-sept ans et les nouveau-nés n'évoquaient pour moi qu'odeurs nauséabondes et hurlements stridents. J'allais me détourner quand de grands yeux noirs plongèrent dans les miens, emplis d'une telle confiance qu'au plus profond de moi, un sentiment curieux naquit. D'un seul regard, le petit homme lia son âme à la mienne et je sus que je le protégerais quoi qu'il m'en coûte, à coup d'ongles et de dents si besoin.

Quatre ans plus tard, Imelda perdit la vie dans un stupide accident de voiture, et je me retrouvai seule avec Matt. Au début, je crus qu'il serait facile de poursuivre notre vie nomade, mais je compris bien vite que j'avais surestimé mes capacités. Personne ne voulait embaucher une jeune fille sans compétences particulières.

Puis Matt tomba malade et je réalisai qu'il fallait rejoindre la civilisation. Élever un enfant à plus d'une journée de route d'un hôpital n'était pas raisonnable. Le notaire avec lequel Imelda s'entretenait parfois habitait à côté de Vancouver : quitte à perdre ma précieuse liberté, ce coin me sembla une destination aussi valable qu'une autre. La petite ville de Little Bay, dans la banlieue nord de Vancouver, nous accueillit pour panser nos plaies.

Maître Ávila fut d'une aide précieuse. Il avait tenu Imelda en haute estime, et par amitié pour elle, il facilita grandement toutes les démarches administratives nécessaires à notre installation. De temps en temps, il m'appelait pour m'informer.

— Mademoiselle Marson, un nouveau versement a été fait sur votre compte.

— La source ?

— Indéterminable, une fois de plus. Je n'ai pas les compétences nécessaires pour ce genre de recherches. Imelda avait probablement décidé d'investir et ses placements se sont trouvés plus lucratifs que ce que vous pensiez ?

Des sommes arrivaient de différents pays, de façon irrégulière. Insuffisantes pour nous permettre une vie de rentier, mais toujours bienvenues : être serveuse dans un bar ne rapportait qu'un salaire modeste. Quelles qu'aient été les dispositions prises par ma mère adoptive, cela nous avait tirés d'embarras à plusieurs reprises.

Je m'engageai dans une allée étroite et sonnai à la porte de la petite maison jaune nichée tout au fond. J'avais menti à Matt. Je ne travaillais que plus tard dans la soirée, mais je répugnais à avouer à mon petit frère que j'avais noué une relation avec un homme. Je ne parvenais pas encore à mettre un nom précis sur ce que je ressentais tant j'avais perdu l'habitude des attaches sentimentales. Disons qu'Alex se montrait d'une gentillesse désarmante et que ce comportement atypique commençait à fissurer ma carapace. M'enfuir dès que l'homme dans mon lit attendait de moi un peu plus que du simple réconfort physique était devenu une seconde nature. Mais comment virer un mec capable de vous attendre toute une nuit devant votre lieu de travail juste pour vous voler un baiser ? Qui vénère les tatouages que vous considérez comme dégradants et qui vous répète sans cesse que vous êtes unique ?

Il représentait mon exact opposé : aussi doux et romantique que je me montrais piquante et sauvage, et pourtant, cette improbable association de nos deux caractères fonctionnait. Il avait compris que j'avais besoin de temps et d'espace et qu'il ne servait à rien de me brusquer. Il m'avait amadouée sans même que je m'en rende compte, par de petites attentions, il m'avait arraché un sourire, puis un deuxième, sans jamais renoncer devant mon air revêche et mes réparties cinglantes. Franchement, il méritait la canonisation pour m'avoir supportée ! Son travail de séduction en douceur avait porté ses fruits. Et si j'ignorais où j'en étais avec lui, la franchise

m'obligeait à avouer que je l'aimais bien. À son contact, j'avais l'impression de m'humaniser. J'avais des scrupules à l'écarter même si tant de prévenance me mettait parfois mal à l'aise et qu'il empiétait un peu trop sur mon territoire. Une ébauche de confiance naissait entre nous, si bien que j'envisageais de parler de lui à Matt. Toutefois, je ne parvenais pas à me défaire de l'impression de tricher : ce mec se montrait bien trop honnête et sensible pour le cas désespéré que je représentais.

J'insistai sur le bouton de la sonnette, mais la porte ne s'ouvrit pas. L'absence d'Alex me contraria un moment. Je me sentais tendue, inquiète malgré les propos rassurants que j'avais tenus à Matt. J'aurais eu bien besoin d'un peu de réconfort et d'affection... et plus si affinités. Réconfort, tu parles ! J'avais besoin d'évacuer ce stress inexplicable et le sexe et la bagarre étaient les deux seules solutions que je maîtrisais. J'étais venue pour obtenir l'oubli dans les draps de soie de son lit king-size. Tant pis pour moi.

Maussade, je repartis à grands pas. J'achetai un café au bar du coin de la troisième avenue et soufflai sur le liquide en attendant que le morceau de guimauve fonde, m'enivrant du parfum corsé de la boisson. Je l'avalai d'un trait, savourant la brûlure dans ma gorge, et m'enfonçai dans King's Parc, presque désert à cette heure-ci.

J'empruntai les petites allées qui traversaient les jardins et passai devant un banc sur lequel une femme somnolait, le menton sur la poitrine. Elle paraissait à peine plus âgée que moi et semblait épuisée. Sa longue pelisse noire avait connu des jours meilleurs. Des cheveux cuivrés s'échappaient de sa capuche. J'hésitai à m'arrêter pour lui demander si elle avait besoin d'aide, mais elle se tendit soudain et m'agrippa le bras d'une poigne ferme. Pas du tout celle d'une femme sur le point de mourir d'inanition. Ses mains étaient couvertes de volutes noires à la beauté barbare qui disparaissaient sous ses manches. Je me dégageai d'un coup sec.

— Sigrid !

— On se connaît ?

La femme secoua la tête d'un air agacé. Les gens réagissaient

souvent de cette façon en ma présence...

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Ils ont retrouvé ma trace, et ne tarderont pas à découvrir ton existence...

Je ne comprenais rien de ce qu'elle racontait. J'amorçai un pas pour m'éloigner et reprendre mon chemin, mais je ne parvenais pas à chasser mon malaise. Un étrange sentiment de familiarité m'effleura. Avant que mon cerveau ne saisisse ce qu'il se passait, elle se détourna brusquement, inquiète, et se figea à l'écoute d'un bruit qu'elle seule percevait. D'accord. Encore une de ces cinglées du parc qui passait sa journée à nourrir les mouettes et les écureuils obèses. Je l'écartai et poursuivis mon chemin.

— Ne pars pas ! Je t'en prie.

Je m'immobilisai, surprise. Sa capuche était tombée, dévoilant des traits tirés. Ses iris d'émeraude brillaient d'un éclat fiévreux. Elle restait belle, malgré l'évident épuisement qui la tenaillait. Je vacillai sous la stupeur. Des souvenirs enfouis remontèrent par vagues des abîmes de ma mémoire. Chaleur, berceuses, amour douillet... Impossible ! Je m'approchai, mais elle m'arrêta, paume dressée. Elle scrutait toujours les profondeurs du jardin. Puis ses épaules se détendirent et elle me fit face à nouveau.

— J'ai cru que... Je suis désolée, murmura-t-elle en tendant sa main vers mon visage.

Je ne reculai pas. Elle prolongea sa caresse sur ma joue quelques secondes. Soudain, j'eus à nouveau quatre ans et une boule de panique se bloqua dans ma gorge.

— Je regrette. Si tu savais... Je pensais te protéger en t'éloignant.

— Maman ?

— Ça a été si dur de renoncer à toi !

Tout mon être la reconnaissait. Son odeur provoqua la résurgence de sensations de bonheur oubliées depuis longtemps, une trompeuse impression de sécurité. Je la revis lisser mes cheveux d'un geste tendre. J'entendis à nouveau son rire profond qui m'enveloppait et j'eus envie de me noyer dedans pour toujours, couverture protectrice qui m'évitait d'affronter le monde, et pensait mes plaies en un souffle parfumé. Mon âme fondait d'amour...

Je me secouai.

Illusions ! Il s'agissait seulement d'images, créées par mon désir d'avoir été aimée un jour par mes géniteurs. Mensonges pitoyables. Elle s'appelait Aileen et elle s'était débarrassée de moi. Voilà la réalité ! La seule chose à savoir. Je résistai avec dignité à l'envie viscérale de me jeter dans ses bras pour faire disparaître le reste de l'univers. Le temps de mes quatre ans était révolu. Imelda avait consolé mes chagrins et préparé mes tartines à la confiture de fraise tous les matins. Imelda m'avait appris à lire et à nager. Imelda, morte désormais. Je n'avais donc plus de mère, point final. Nous n'avions rien à nous dire, et mon patron m'attendait.

— Pourquoi m'as-tu abandonnée ?

Et merde. Ma langue s'était décidée à agir sans le consentement de mon cerveau. Traîtresse. Je me détestais d'être si faible.

— Nous ne t'avons pas abandonnée, Sigrid, nous t'avons donné une chance de vivre. Et chaque jour loin de toi m'a tuée un peu plus.

— Mais pourquoi ?

Ma voix se brisa. De quelle menace parlait-elle ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer, et c'est si compliqué... Certaines causes nous dépassent, voilà tout.

— Où étais-tu toutes ces années ? Et mon père ?

— Ils arrivent, ma chérie, soupira-t-elle. J'essaierai de les entraîner le plus loin possible. Ne retourne pas chez toi, il est sûrement trop tard. S'ils t'attendent...

— Mais de quoi as-tu donc peur ? La police t'offrirait une protection si...

— La police ? Elle n'y peut rien !

Elle avait crié, puis elle se reprit, inquiète.

— Les humains sont impuissants face à certaines menaces.

— C'est ridicule !

Cette femme était folle. Les *humains* étaient impuissants ? Parce qu'elle venait d'une autre planète, peut-être ? Ceci dit, cette hérédité extraterrestre aurait expliqué mon addiction aux céréales chocolatées réservées aux moins de dix ans. Aileen soupira avec tristesse, désolée de me décevoir.

— J'imagine à quel point tu dois nous en vouloir, à ton père et à moi. Et tu risques de me détester encore plus pour ce que je suis

obligée de faire.

— Je ne comprends rien...

— Je cherchais ta sécurité, mais c'est un échec de toute évidence. Je t'ai seulement ôté toute possibilité de te défendre. À cause de nous, tu es plus vulnérable qu'un lapin sur l'autoroute.

— Merci pour cette flatteuse comparaison. Maman, explique-moi !

Elle soupira et la boule dans ma gorge grossit jusqu'à m'étouffer.

— Je suis tellement désolée... Si j'avais le choix, je ne te confierais pas ce fardeau.

Elle enserra mes poignets et serra si fort que je crus qu'elle allait me briser les os. Une brûlure intense déchira ma peau. J'essayai de me libérer, mais elle avait une poigne de fer. Ma mère encaissa mes coups de pied sans broncher. Sa cape se gonfla comme sous l'effet d'une tempête, alors qu'il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Elle devint plus grande, menaçante. Sur son corps, des choses vivantes se mirent à ramper tels des serpents grouillants. Ça soulevait ses vêtements, ça ondulait. On aurait dit que des rongeurs couraient sur sa peau.

Un frisson me secoua. Les bestioles espéraient-elles me grimper dessus avec leurs sales pattes ? Certainement pas ! Pourtant, rien n'émergea des manches d'Aileen. Les tatouages sur ses mains s'étaient déplacés. Ils avaient envahi ses doigts et ses paumes, tels des gants terrifiants. Je nageais en plein délire ! J'avais une trouille de tous les diables. Je remarquai alors sa tunique déchirée. Le tissu semblait gorgé d'un épais sang noir qui imbibait jusqu'à son pantalon ample. Elle était gravement blessée ! Une lueur dorée, pareille à une brume légère, s'échappa d'elle et quand elle murmura deux mots que je ne compris pas, le nuage scintillant m'enveloppa avant de pénétrer ma peau en une ardente étreinte.

— Il est en sécurité, maintenant.

Sur ma peau, le picotement léger s'accrut et se mua en une douleur foudroyante, comme si des milliers d'aiguilles chauffées à blanc perforaient ma chair. Je titubai, mais elle me tenait fermement. Je mordis mes lèvres pour ne pas hurler. Elle lâcha mes mains.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? murmurai-je, à bout de souffle.

— J'ai brisé tes sorts d'entrave.

La souffrance devint intolérable. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, quelques instants plus tard, je reposais, allongée sur le banc, à la place de ma mère, et un chat errant reniflait sur mes doigts le parfum du café à la guimauve. Je le chassai d'un geste et me relevai. Aileen avait disparu. Une boule de chagrin dur et amer se logea dans ma gorge. Après vingt ans sans me voir, ma mère biologique m'accordait seulement dix pauvres minutes. Et pourquoi ? Pour m'asséner un discours dément et décamper ? Pour m'exprimer des regrets tardifs pour m'avoir abandonnée ?

Mon cœur gisait, en bouillie et la colère bouillonnait en moi. Ne subsistaient de cette rencontre qu'une migraine abominable et un élancement dans tout le corps. Ma nuque cuisait, mon épaule me brûlait, mon dos ne ressemblait sans doute plus qu'à une cloque géante.

— Arrête de pleurnicher ! m'exhortai-je. Aileen ne t'a pas manqué toutes ces années. Aucune raison que tu en souffres maintenant.

Mais au fond de moi, l'immense blessure que partagent tous les enfants abandonnés béait, grande ouverte. Je croyais que le temps avait si bien patiné la cicatrice qu'elle avait disparu. Conneries. Je m'étais menti à moi-même. Il me sembla qu'on m'amputait d'un membre. J'avais seulement envie de me rouler en boule et de rester là pour toujours.

Cependant, sangloter sur mon enfance perdue n'aurait pas changé grand-chose. Je soulevai le bas de ma chemise, puis en rabattis les manches pour essayer de comprendre d'où venait la douleur. Il n'y avait rien. Ma peau demeurait intacte, mes tatouages inaltérés. Pas de meurtrissure, d'inflammation ou de plaie. Quoiqu'Aileen ait fait, ça ne se voyait pas. Alertée par un craquement derrière moi, je relevai brusquement la tête. Il n'y avait personne. Sur le sol, aucune trace de pas ou de sang pour indiquer une direction.

Elle s'était évaporée. Envolée.

Deux

Rapidement, une colère noire remplaça ma tristesse. J'étais certaine qu'il s'agissait bien d'Aileen, la douleur qui enserrait mon cœur était trop intense pour qu'il en soit autrement. Je lui en voulais terriblement. Non seulement elle m'avait tourné le dos dans mon enfance, mais en plus elle jouait à attiser ma souffrance en me retrouvant des années plus tard, et en s'évaporant dans la foulée ? Les miettes d'attention qu'elle m'avait jetées dans le parc se révélaient aussi destructrices que son abandon. Je la haïis de me jeter à nouveau dans ce désespoir sourd, et je puisai dans cette rage froide le courage nécessaire pour quitter le parc. J'étais de l'humeur du pitbull qui vient de se faire piquer son os. Si je débarquais dans cet état au *Finnegan's*, le pub où je travaillais et qui n'avait d'irlandais que le nom et les rares cheveux roux de Gerry, mon patron, je risquais de mordre les clients. Je me sentais perdue. Incapable de trouver une autre solution à l'angoisse et la colère qui m'étreignaient, je sortis mon portable et appelai Alex. Je ne tenais pas à parler de ces événements hallucinants, mais mon besoin de réconfort atteignait un seuil critique.

— Ma douce ? déclara sa voix chaude et sexy quand il décrocha.

— Tu es chez toi ? Je peux passer ?

— Bien sûr, je rentre à l'instant. Tu as l'air tendue, tout va bien ?

Je marmonnai une réponse incompréhensible, avant de lâcher un laconique :

— J'arrive.

Je retraversai le parc sans repérer la moindre trace d'Aileen. Mon ventre se crispa pareil à un poing prêt à frapper. Bon sang, il fallait vraiment que je me calme.

Alex m'attendait devant la porte, nonchalamment appuyé contre le mur. Il portait un tee-shirt maculé de peinture sur un jean déchiré.

Des muscles fins, des cheveux blonds en bataille et un sourire éclatant : un homme séduisant, qui le savait. Son visage s'illumina en me découvrant.

— Sourcils froncés, démarche de hussard, mine de tueur à gages. La journée a été difficile ?

— Tu n'imagines même pas, répondis-je en me lovant entre ses bras.

Je m'abandonnai quelques instants contre son torse tandis qu'il embrassait doucement mes cheveux.

— Tu souhaites en parler ?

— Carrément pas.

Je préférerais oublier cette rencontre si déplaisante. Elle remuait trop de souvenirs en moi, et je craignais qu'en tirant sur un fil, toute la bobine ne se défasse. Ensuite, je n'aurais plus qu'à m'écrouler, fragile et faible, privée de ma carapace. Alex attendit quelques secondes, avant de reprendre avec un soupir déçu :

— Un jour, tu auras assez confiance en moi pour me raconter...

Je hochai la tête, hypocrite. Ce jour n'était pas prêt d'arriver...

— Je ne reste pas longtemps, c'est un passage éclair, m'excusai-je en baissant la tête. Je commence dans trente minutes.

Son sourire espiègle s'élargit. Je rougis bêtement.

— Va pour l'éclair, dans ce cas, déclara-t-il une lueur sensuelle au fond des yeux. Je connais une façon parfaite pour te détendre.

Il entoura ma taille de son bras et me rapprocha de lui pour m'embrasser. Sa barbe de trois jours érafla ma joue, puis mon cou lorsqu'il mordilla mon menton. Je soupirai d'aise et mon corps s'affola, excité par avance par les talents d'Alex. Il me souleva et m'emporta à l'intérieur. La porte claqua dans mon dos tandis que j'enfonçais les mains dans ses boucles blondes, sa bouche dévorant la mienne avec avidité. Il ôta mon jean et mon tee-shirt d'une main experte, ne me laissant que mes sous-vêtements. L'air frais frôla ma peau nue, mais ce n'est pas ce qui provoqua le frisson qui courut dans mon dos... Alex m'assit sur la table de la cuisine et m'enlaça avec chaleur, me serrant contre lui. Notre baiser devint plus intense. Bon sang, je ne savais pas exactement ce que je ressentais pour lui, mais à cet instant, ça n'avait aucune importance. Ses mains couraient le

long de ma colonne vertébrale, légères, dessinant mes tatouages comme pour mieux signifier qu'il m'acceptait tout entière. Qu'il aimait ce que j'étais, malgré l'ahurissante somme de mes défauts. Comment résister à cela ? Impossible de réfléchir, trop d'émotions se bousculaient, trop de sensations, aussi, entre les chatouillis dans mon dos, le frottement de la dentelle de mon soutien-gorge sur mes seins, son jean rêche qui frôlait mes cuisses nues. Je n'avais qu'une envie : qu'il efface toute cette journée et m'apporte l'apaisement par le plaisir. Pourtant il s'écarta, m'arrachant un soupir de frustration.

— Alors ? murmura-t-il. Le programme te convient ?

Son souffle chaud effleura mon cou et titilla le lobe de mon oreille de ses dents. Une main derrière ma nuque, il enfouit l'autre dans mes cheveux, massant mon crâne en de petits cercles appuyés. Quoi ? Déjà fini ?

— J'en espérais... un peu plus..., répondis-je, haletante.

— Ah oui ? se moqua-t-il avec douceur. Évidemment, si tu disposais de plus d'une demi-heure, je pense qu'il serait envisageable de...

Je poussai un grognement mécontent. Il se fichait de moi ! Je refermai mes mains sur ses fesses et le collai à moi. Il rit en enroulant une mèche de mes cheveux noirs autour de ses doigts.

— Quel dommage que tu sois si pressée, reprit-il. Je pourrais m'occuper de toi nettement mieux.

Sa main caressait ma gorge, il picorait mon visage de baisers, mais reculait dès que j'essayais d'en obtenir davantage.

— Alex ! maugréai-je. Tu me rends dingue !

— C'est le but, ma douce, répondit-il contre ma bouche, visiblement amusé.

Je pestai en le fusillant des yeux. Je n'étais pas d'humeur badine. J'hésitai un quart de seconde à sauter de la table, ramasser mes vêtements épars et repartir en claquant la porte. Mais Alex poursuivait son travail de sape, et j'étais à cran. Je voulais lui crier de me baiser, et qu'on en finisse, mais je savais que cela ajouterait seulement à son hilarité : contrairement à moi, il possédait une patience infinie...

— Mon impétueuse amante, reprit Alex. Tu as vraiment besoin de

te détendre.

Avant que j'aie le temps de protester, il s'accroupit devant moi. Il plaqua sa bouche contre la dentelle noire de ma culotte, et m'embrassa avec passion. Sentir sa chaleur à travers le fin tissu m'excita au-delà des mots. Je posai les mains derrière moi et, arquant tout le corps, vins à la rencontre de ses caresses. Le plaisir montait par vagues. Je lâchai un cri étouffé et mes mains s'enfouirent dans sa chevelure épaisse pour le presser plus fort contre moi. Mes hanches ondulèrent, à la recherche de son baiser brûlant. Le souffle me manqua et brusquement, le plaisir déferla en moi avec une force inouïe, me laissant pantelante. Alex ne s'arrêta pas avant que les frissons de plaisir ne s'apaisent. Il m'embrassa une dernière fois, provoquant un dernier soubresaut de volupté. Je me sentais totalement vide, le cerveau dans le coton et les jambes flageolantes. Il m'enlaça avec tendresse et je m'abandonnai contre son épaule.

— Alors, sur l'échelle de l'orgasme, tu le places à quel degré, celui-ci ? s'enquit-il avec malice quand nous eûmes repris notre souffle.

— Pas... mal du tout, me forçai-je à articuler. Je dirais au moins 7 ou 8 sur 10.

— Seulement ?

Il paraissait déçu.

— C'est mieux d'avoir une marge de progression, non ?

Il éclata de rire. Tout en me tendant mes vêtements éparpillés au sol, il reprit.

— Tu as raison. Il faudrait qu'on intensifie les entraînements, alors. Tiens, je te propose un marché : je m'occupe de te détendre à chaque fois que tu me parles de ta famille.

Je me raidis. Quelle proposition débile ! En un quart de seconde, il avait ruiné tous les bénéfices du moment passé ensemble. Mes épaules se crispèrent à nouveau et les douleurs causées par Aileen se rappelèrent à mon bon souvenir. Le plaisir et l'excitation avaient tout balayé, mais les brûlures irradiaient à nouveau de ma peau. Je massai ma nuque contractée et me rhabillai sans répondre.

— Je plaisantais, la belle ! insista Alex, un peu gêné. C'est juste que... je ne sais rien de toi. Il me semble qu'échanger des

informations sur sa famille est un bon début, non ?

Mais bien sûr, quelle merveilleuse idée ! Ma mère était folle à lier, elle se prenait pour une putain d'extra-terrestre ou je ne sais quoi. Mon père... Porté disparu depuis qu'il s'était lassé de son jouet, c'est-à-dire moi, il y avait un peu plus de vingt ans. Quant à ma nouvelle famille, ma mère adoptive était morte et mon petit frère convaincu qu'il savait prédire l'avenir. On se prévoyait un barbecue familial, un de ces quatre ? On écouterait chacun exposer ses névroses. Sympa, non ?

Je me retournai pour lui éviter mon regard glacial. Après tout, il s'était occupé de moi avec générosité, je lui devais au moins ça.

— Écoute Alex, on en discutera une autre fois. Il faut que je file bosser. Merci pour...

Embarrassée, je n'achevai pas. Je me conduisais comme un muflle avec ce mec trop gentil qui cherchait seulement à avancer dans notre relation. Pourtant, j'étais incapable de répondre à sa demande. Pas maintenant. Pas juste après qu'Aileen m'ait écrasé le cœur entre ses mains tatouées. Il afficha un air désolé, mais il n'essaya pas de poursuivre la conversation. Je réajustai ma veste, déposai un rapide baiser sur sa joue rugueuse, et filai sans demander mon reste.

Quand j'arrivai au *Finnegan's*, la salle bruissait, déjà pleine, et mon humeur ne s'était pas améliorée. Dans le jukebox, les Pogues braillaient et les écrans retransmettaient en continu des matchs de rugby que les habitués suivaient d'un œil distrait, adossés aux lambris de bois foncé. Sur les murs, de grandes ardoises dressaient la liste des bières disponibles, aux côtés de vieilles guitares et de fanions verts et noirs.

— Tu es en retard, me sermonna Lucy, ma collègue brune adepte de la wicca.

— Désolée...

Je me dépêchai de poser mon manteau, et fonçai au fond de la salle prendre les commandes. Pendant près de trois heures, je servis des bières ambrées et des whiskeys pur malt en souriant de façon mécanique aux clients. Je songeai à appeler Alex pour m'excuser de l'avoir laissé en plan aussi sèchement, et peut-être lui expliquer qu'il valait mieux éviter le sujet familial, mais je n'eus pas une seconde de

libre. Et puis, toutes mes pensées revenaient vers Aileen. Pourquoi m'avait-elle infligé cette souffrance si vive en réapparaissant dans ma vie tout à coup ? Et son étrange comportement, sa crainte face à un danger invisible. Ses tatouages que j'avais cru voir bouger, bon sang ! Mon incompréhensible évanouissement, moi qui étais plutôt du genre à balancer des coups plutôt qu'à tourner de l'œil. Avais-je rêvé ? Oui, selon toute vraisemblance, car ce que j'avais vu... cru voir... Impossible. J'avais halluciné. La partie « monstres et compagnie » de notre rencontre n'avait jamais eu lieu et provenait d'un choc post-traumatique. Après tout, n'importe qui aurait subi un coup en croisant sa mère disparue depuis plus de vingt ans.

Des souvenirs flous continuaient à affluer à la limite de ma conscience. Une glace à la fraise que nous avions partagée, ma mère nattant mes cheveux et embrassant ma nuque pour me faire rire, une joue piquante de barbe frottant contre la mienne. Des images gaies qui m'exaspérèrent pourtant, parce que je n'arrivais pas à déterminer la part de mon imagination là-dedans. Mes parents s'étaient débarrassés de moi, ils étaient méprisables et incapables. J'avais construit mon identité sur ces affirmations, et j'avais tourné la page. Mes géniteurs ne valaient pas la peine qu'on s'attarde sur leur cas, point barre. Évidemment, j'avais tenté de cuisiner Imelda à ce sujet pendant des années, mais elle restait muette comme une tombe. À l'époque, nous vivions loin de toute connexion internet et je ne savais pas où orienter mes recherches. À la mort de ma mère adoptive, j'avais décidé que Matt constituait ma seule famille, et que lui seul méritait mon intérêt. Ma curiosité pour mes véritables parents s'estompa et finit par disparaître. Mais cette rencontre avait réveillé une vieille blessure. La femme était ma mère, je n'en doutais pas un instant, mais elle m'avait semblé incohérente. Cinglée. Et cependant, je n'avais qu'une envie : la revoir. Mes tripes ne brûlaient que de cette urgence vitale.

Absorbée dans mes réflexions, je me pris les pieds dans un tabouret et renversai une bouteille de bière sur un client.

— Vous êtes débile ou quoi ? s'exclama l'homme en se reculant avec vivacité.

— Je suis désolée !

La boisson avait trempé son pantalon avant de former une flaque sur le sol. Je m'empressai d'éponger mes dégâts. Mauvaise idée.

— Oh chérie, finalement on va s'entendre, toi et moi. Insiste bien par-là, gloussa-t-il en désignant son entrejambe.

— Non merci, je pense que vous pourrez vous débrouiller maintenant.

Il me reluqua de la tête aux pieds. S'arrêta sur ma poitrine. Je n'étais pas ce genre de filles sur lesquelles on se retourne, mais la nature avait été plutôt clémentine avec moi, dans le genre petite taille, traits réguliers à défaut d'être remarquables, et courbes disons... avantageuses. Mes cheveux longs et noirs retombaient en crinière indisciplinée sur mes épaules et dans mon dos : je ne parvenais jamais à les coiffer de façon élégante, et la plupart du temps, je me contentais de les attacher pour qu'ils ne tombent pas devant mes yeux, plus sombres encore. Et à cet instant, mes pupilles devaient se confondre avec mes iris, tant la colère menaçait de me submerger.

— Ce serait dommage de ne pas finir le travail, chérie !

— Pardon ?

Ce crétin me saisit par le bras pour m'immobiliser et m'attira vers lui. Connard. Il m'en fallait plus pour me faire peur. D'un geste vif, j'agrippai son poignet et le lui tordis avec violence.

— Vous êtes tarée ! Vous m'avez cassé un os !

— Absolument pas, *chéri*, mais j'aurais pu. À l'avenir, assure-toi que la dame est consentante avant de poser tes sales pattes sur elle.

— Patron ! Virez cette folle ! Elle m'a agressé !

— Hors de question, s'exclama Gerry depuis le comptoir sans quitter sa pose nonchalante. C'est elle, mon videur.

— Un autre amateur de sensations ? grinçai-je en toisant les autres mâles de la tablée.

Pas un ne moufta. Dommage. J'étais vraiment d'une humeur de chien, et j'aurais eu bien besoin d'un exutoire. L'intermède Alex ne m'avait offert qu'un dérivatif trop bref. La soirée s'étira alors, entre clients à servir, commandes à préparer et verres à laver. Pas une seconde Aileen et ses étranges tours de passe-passe ne quittèrent mes pensées. À l'heure de ma pause, je demandai à Gerry l'autorisation de m'isoler dans son petit bureau et de me servir d'Internet. Au fil de

la soirée, en savoir plus sur ma mère était devenu une obsession. La revoir avait ouvert une fenêtre sur mon passé. Je voulais comprendre. Plus rien d'autre n'avait de l'importance. Je m'installai dans l'arrière-salle et appelai Maître Ávila. Il représentait mon seul lien avec Imelda et mon passé. Malgré l'heure tardive, le notaire décrocha dès la première sonnerie. Je lui exposai rapidement ma requête.

— Je ne dispose que d'une seule information, avoua-t-il. Le nom de famille de votre mère. Il figure dans le testament que Madame Marson a laissé à votre intention.

— Vous me l'avez lu quand nous nous sommes installés à Vancouver Matt et moi, et s'il y avait eu la moindre remarque au sujet de ma mère, je m'en serais souvenu !

Je l'entendis chercher dans ses dossiers à l'autre bout du téléphone.

— Il s'agit une disposition particulière prise par Madame Marson. Je ne devais vous révéler ce nom que si vous me le demandiez ...

— Quoi ? Mais c'est ridicule !

— Je crois qu'elle ne souhaitait pas remuer des souvenirs douloureux tant que vous ne seriez pas de taille à les affronter.

Je soupirai lourdement. Imelda avait toujours agi à sa façon. Je lui aurais bien demandé des comptes, mais il était trop tard. Sans doute avait-elle seulement voulu m'éviter de souffrir davantage, même si j'aurais préféré pouvoir effectuer ce choix moi-même.

— Allez-y, je suis prête maintenant.

— Lochlainn. C'est le seul renseignement dont je dispose. Votre mère biologique se nommait Aileen Lochlainn.

— Pas d'information sur mon père ?

— Je suis désolé... Je vous montrerai le testament si vous le souhaitez, mais je crains que ce soit tout.

Je le remerciai et raccrochai. L'ordinateur de Gerry m'attendait. Après quelques secondes d'hésitation, le cœur battant, j'entrai le nom de ma mère dans la barre de recherche. En un quart de seconde, plus de cinquante-mille résultats s'affichèrent. Impossible de trier en plus ! Je passai en revue images, profils Facebook et autres pages improbables. Le découragement me gagna et je commençai à penser que c'était bien fait pour moi. Quel besoin avais-je de fouiller la boue

de mes souvenirs après tant d'années ? Pourquoi risquer de casser le fragile équilibre de nos vies, à Matt et moi, pour une mère qui avait surgi du néant et disparu dans la foulée ? Un mirage. Aileen resterait une illusion, il fallait que cela me serve de leçon. Sur une dernière inspiration, je tapai « Lochlainn » et « tatouages ». Aussitôt, au milieu d'un tas d'entrées sans intérêt, le moteur de recherche me renvoya vers des livres anciens numérisés par des collectionneurs. Le nom apparaissait dans un dictionnaire qui répertoriait les livres précieux disparus et dont ne subsistaient que des titres ou quelques fragments. Une sorte d'index des manuscrits incomplets. A.Lochlainn se détachait au milieu d'autres noms sur l'unique page conservée de l'un de ces ouvrages : *Rites sacrés et cérémonies du tatouage chez les gardiens, par Ai D. Ouyang, vr.* Il n'y avait rien d'autre. Pourtant, je devinais que je venais d'exhumer un élément important et je poursuivis mes recherches avec fébrilité.

En associant gardien, tatouage et A.Lochlainn, je tombai sur une autre page qui mentionnait une guerre secrète entre des gardiens et des démons surgis du néant. Mon excitation retomba d'un coup. Mon esprit strictement rationnel refusait de concevoir l'étrange : les vampires, les loups-garous même très sexy et autres inventions fantastiques, très peu pour moi. Le monde était suffisamment sombre et compliqué sans qu'on ait besoin de toutes ces hallucinations qui n'engendraient qu'une intense frustration. Chaque matin, je me sentais trahie lorsque je réalisais que je ne volerais jamais. Que le vent ne caresserait pas mes ailes et que je ne plongerais pas sous les nuages. Dépitée d'y avoir cru, le quart de seconde nécessaire à mon éveil. Ça semblait si vrai, dans mes cauchemars...

C'est à ce moment que Gerry entra et regarda par-dessus mon épaule l'écran de son ordinateur. Je jetai un œil sur l'horloge : je squattais son bureau depuis plus d'une heure. Il allait copieusement me remonter les bretelles ! Mais Gerry se montra plus gêné qu'en colère :

— Tu comprends ce que tu lis ?

Je manquai de lui répondre que les serveuses ne possédaient pas forcément un cerveau d'amibe, mais il reprit, étonné :

— On dirait du chinois mélangé à des hiéroglyphes.

— Quoi ?

Je fixai la page qui s'affichait, interloquée. Des symboles anciens dansaient ensemble, formant des phrases dans une langue inconnue. J'en reconnaissais chaque mot.

— C'est du Nüchu. Une langue disparue depuis une dizaine d'années, parlée uniquement par des femmes en Chine, m'entendis-je lui répondre.

Qu'est-ce que c'était que ce délire ? Je ne lisais pas le Nüchu, une langue par ailleurs essentiellement orale. Nous n'avions passé que deux mois en Chine, je n'étais pas censée déchiffrer ces graphèmes. Et cependant, cela ne me posait aucun problème. Perplexe, je frottai mon poignet au tatouage bordé d'un liseré rouge, là où ma mère m'avait serrée. J'avais toujours eu des facilités pour les langues, mais là, ça aurait dû dépasser mes compétences, et de loin. Je me penchai pour observer de plus près les petits caractères. Gerry m'interrompt :

— Tu me raconteras ça une autre fois. Lâche l'ordinateur et suis-moi.

Son ton autoritaire m'intrigua. Je lui emboitai le pas. Les clients étaient fascinés par le flash d'information qui avait interrompu la retransmission du match. Des images de désolation tournaient en boucle sur l'écran. Je jetai un œil rapide et distinguai un immeuble de trois étages, cerné par des forces de police et des camions de pompiers toutes sirènes hurlantes. Mon cœur se glaça lorsque la caméra zooma sur un appartement dévasté... Je franchis d'un pas la distance qui me séparait de l'appareil.

— C'est pas ton quartier ?

Si. Mon quartier. Ma rue. Mon *appartement*. Tout semblait détruit. Les cloisons éventrées reposaient en morceaux sur le canapé bleu et l'évier de la cuisine. Ma chambre noircie par les flammes présentait un véritable chaos. Au sol, les livres s'empilaient en tas grotesques avec la vaisselle brisée, des vêtements, les DVD des X-Men. Je crus reconnaître la figurine de Spiderman qui trônait normalement sur le bureau de mon frère. Que s'était-il passé ? J'appelai Leslie sur le champ. Le téléphone sonna dans le vide pendant plus d'une minute. Je pris conscience que ni Matt ni ma voisine n'apparaissaient sur les images. On aurait dû les voir, non ?

Dans les bras réconfortants d'un voisin, ou de loin, en train de répondre aux questions des enquêteurs. Une angoisse terrible, poisseuse, s'empara de moi. Où étaient mon frère et la baby-sitter ? Étaient-ils demeurés prisonniers des flammes qui avaient ravagé l'appartement ? Non. Je repoussai cette idée de mon esprit avec fermeté. Je traversai le bar en courant, me cognant dans les tables et les chaises. Il fallait que je rentre immédiatement. Que je sache où Matt se cachait. Mais alors que je franchissais la porte vitrée, mue par un obscur pressentiment, je me retournai.

Une journaliste apparut à l'écran. Elle avait la mine sombre de ceux qui devaient annoncer de mauvaises nouvelles. Avant même qu'elle ne prononce un mot, je sus. Matt m'avait appelée. Il m'avait prévenue. Et moi...

Une culpabilité plus lourde qu'une montagne m'écrasait les côtes et m'empêchait de respirer. Je m'approchai à pas tremblant, priant de toute mon âme pour qu'elle ne prononce pas les paroles tant redoutées.

— Nous apprenons à l'instant qu'un corps a été découvert dans les décombres de l'appartement. La police se refuse à toute déclaration pour le moment. Nous n'avons pas davantage d'informations concernant l'identité de la victime.

— T'es toute pâle... me lança Gerry, inquiet.

Un trou béant et sombre s'ouvrit dans ma poitrine. Je glissai au sol, entraînant des bouteilles dans ma chute. Mes jambes ne me soutenaient plus. La Terre s'arrêta de tourner et mes pensées se mirent à déraper en boucle : Matt, Matt... Je butais sur son prénom sans parvenir à sortir des sables mouvants qui enlisaient mon cerveau paniqué. Gerry se pencha vers moi et me saisit par la taille pour me relever. Il m'assit de force sur un des tabourets, sous l'attention rapace des clients.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu vas bien ?

Non, je n'allais pas bien du tout, mais comment lui expliquer sans me répandre en morceaux à ses pieds ? Comment exposer ma pire crainte sans me liquéfier et me perdre totalement ? Dans un souffle, je questionnai.

— Ils ont parlé d'un petit garçon ?

— Quoi ?

— Un enfant ! Est-ce qu'il y avait un enfant dans l'appartement ?

— Je ne sais pas, la journaliste n'a pas mentionné...

Un hurlement monta dans ma gorge. Je refusais de lui avouer que les images n'étaient pas seulement celles d'un sinistre accident dans un quartier que je connaissais. Je refusais que la réalité me rattrape. Les Corrs continuaient de chanter leur ballade triste et j'eus tout à coup envie de balancer une chaise dans le jukebox pour les faire taire.

Je ramassai mon vieux blouson en cuir, oubliai mon sac, et me précipitai dehors. Plus rien ne comptait mis à part rentrer pour retrouver Matt. Au-dessus de moi, la lune rousse me toisait de son œil unique. L'air frais de l'océan balayait la ville et lui redonnait une allure sauvage, celle que l'endroit devait revêtir avant l'arrivée de l'homme. À minuit passé, il n'y avait plus aucun bus. Je courus à travers les rues désertes. Devant un bar encore ouvert, quelques étudiants fumaient, adossés au mur. Ils riaient, discutaient et leur insouciance me fit terriblement envie. L'espace d'un instant, alors que je dépassais le petit groupe, ma vue se brouilla. Les jeunes gens m'apparurent entourés d'une auréole colorée, pareille à une frange lumineuse et floue qui ondulait, se repliait et se déployait à nouveau. Les couleurs se mêlaient dans un arc-en-ciel brouillon. Je plissai les yeux, puis tout redevint normal. L'inquiétude jouait avec mes nerfs optiques, aussi.

Dans ma rue, une voiture de police m'empêcha de passer. Les curieux et les équipes de télévision avaient dégagé le terrain depuis longtemps. Un seul mort, ce n'était pas suffisant pour alimenter l'audimat. Il ne restait plus que les habitants des maisons voisines, évacués par précaution, et les autres occupants de l'immeuble qui observaient le désastre. Je repérai madame Hogue, la vieille peste du premier, assise sur une chaise roulante, une perfusion enfoncée dans le bras. Il fallait que je monte pour savoir si Matt... Je m'approchai de l'homme en uniforme qui patrouillait derrière le ruban rouge délimitant le périmètre à sécuriser.

— C'est mon appartement ! Je suis Sigrid Marson, la locataire. Laissez-moi passer !

Le policier me scruta avec suspicion. Ma mine de déterrée lui

parut suffisamment crédible, car il reprit.

— Désolé, mademoiselle, c'est impossible, vous gêneriez les opérations. Je comprends votre émotion, mais c'est désormais une zone interdite. L'incendie est maîtrisé, chacun fait son possible. Calmez-vous.

— Vous ne comprenez pas ! Mon petit frère et sa baby-sitter étaient à l'intérieur...

Je crus que je ne réussirais jamais à achever ma phrase tant ma crainte enflait. Je me forçai à cracher les derniers mots.

— Je sais qu'il y a eu un mort... Je vous en supplie, dites-moi qu'il ne s'agit pas de mon frère.

L'homme me jeta un regard compatissant et, après une brève hésitation, s'éloigna de quelques pas pour parler à un des collègues. Je tombai à genou. Pitié, pitié, pitié, pitié... Une main se posa sur mon épaule, et je levai un visage ravagé vers le policier.

— La victime est un vieil homme. Intoxication par la fumée, vraisemblablement.

Le soulagement m'écrasa les côtes, ainsi qu'une vague culpabilité à l'idée de me réjouir que quelqu'un d'autre soit mort. Monsieur Peters du deuxième, peut-être ? La respiration me manqua et à nouveau, le monde se para de halos flous avant de retrouver son apparence.

— Que s'est-il passé ? demandai-je. Et où est mon frère ?

— Des bougies dans une des chambres, apparemment. Pour votre frère, je vais me renseigner. Ne bougez pas d'ici, ajouta-t-il, plus sévère.

Qu'avait fichu Leslie ? La jeune fille n'avait pourtant rien d'une écervelée ! Consciencieuse, elle prenait son rôle de baby-sitter très au sérieux. Matt, quant à lui, ne jouait jamais avec le feu, il en avait peur. C'était insensé. Madame Hogue, enveloppée dans sa couverture en aluminium, me héla depuis son fauteuil roulant :

— Mademoiselle Marson, vous n'êtes pas à l'hôpital ? Je pensais que vous aviez été blessée dans l'accident ?

— Je n'étais pas là, ce soir. C'est Leslie qui gardait Matt, expliquai-je doucement à la vieille dame.

— Non, non ! L'accident de voiture. Sur Fidges Street.

Je la dévisageai sans comprendre. De quoi parlait-elle ? Devant mon air interloqué, elle reprit :

— Un de vos amis est passé, il a dit que vous aviez eu un accident et qu'il emmenait Matt avec lui.

— Pardon ?

— Un ami à vous m'a dit...

Elle articulait en détachant exagérément les syllabes. J'eus le plus grand mal à réfréner mon envie de la frapper. Impossible. J'avais sûrement mal compris. Alex ? Non, il n'était jamais venu à la maison et ignorait même où j'habitais. Je tentai tout de même.

— Un grand blond ?

— Je ne me rappelle pas bien...

— Réfléchissez. Vite !

— Il avait des cheveux blancs bizarrement coiffés, en nattes épaisses...

Il ne s'agissait pas d'Alex. Mais qui alors ? Elle n'était quand même pas stupide au point d'avoir confié un enfant à un homme qu'elle ne connaissait pas ? Elle ne regardait jamais la télévision où passaient en boucle les *Alerte enlèvement* ? Un éclair de panique passa dans ses iris délavés.

— Vous avez confié mon petit frère à un inconnu ?

— Il avait une mine tellement austère et ... peu aimable. Ça correspondait bien à l'idée que je me faisais de vos relations, sans vouloir vous vexer.

— Je n'ai pas d'ami, madame Hogue.

Mes poings se crispèrent, à blanchir mes articulations. La vieille dame essaya de se défendre.

— Vous comprenez, nous étions tous sous le choc... C'est là qu'on l'a remarqué. Votre ami. Enfin, l'homme. Il a déclaré qu'il vous connaissait bien, que Matt se reposait dans sa voiture, sain et sauf. Il l'a retrouvé derrière, dans le parc. Vous savez, dans sa petite cabane au pied du tilleul. Ça nous a rassurés. Il vous attend chez Maître... Corrida, je crois.

— Maître Ávila, le notaire ?

— Oui, c'est ça.

Je respirai à fond pour tenter de contrôler ma colère qui